

jusques au Temple. Il recite au pied de la lettre, ou il compose une Oraison que Cortez fit devant le Crucifix ; & il étale une espece de miracle, produit en faveur de la devotion du General. Il semble que cet homme anime son zele, pour nous persuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'est que les Mexicains s'émurent ensuite, sur ce que le Ciel leur refusoit le secours ordinaire de la pluie ; & qu'ils accoururent au logis du General, avec une impetuosité qui tenoit un peu de la sedition. Ils croient que leurs Dieux avoient retiré leur assistance, depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinitez étrangères. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de son Dieu, une pluie abondante en peu d'heures : & le Ciel prit soin de dégager à point nommé la parole du General ; ce qui remplit d'étonnement & d'admiration, l'Empereur & tous ses Sujets.

On ne fera point de reflexion sur l'embarras où Cortez se jeta, en se rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la verité de sa Religion : cela pouvoit naître de l'ardeur de son zele ; & le merveilleux du succez ne doit point nous surprendre, puisqu'il se peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on merite & on obtient les miracles : mais ce fait heurte si fort la droite raison, qu'on luy accordera difficilement sa croïance, si l'on considere les lumieres du General, & le genie & la science du Pere Olmedo. On suppose néanmoins, que l'entreprise d'abatre les Idoles des Mexicains, en la maniere & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le succez qu'ils luy attribuent : cependant elle nous fournit diverses considerations, qui nous obligent, au moins, à douter si elle ne pouvoit pas en avoir un autre. En effet, puisqu'il est permis à un Historien de hazarder quelque-fois son sentiment sur les actions qu'il rapporte ; ne peut-on pas croire que ce qui avoit été si difficile à Cozumel, devoit être impossible dans une Ville si peuplée ? On étoit parfaitement bien avec Motezuma ; & la tranquillité dont on jouïssoit alors, rouloit sur la bienveillance qu'il témoignoit aux Espagnols : cependant il n'avoit donné aucune esperance de recevoir les veritez de l'Evangile ; au contraire, il avoit toujours  
la même

la même obstination en son attachement aux erreurs de l'Idolatrie. Celuy des Mexicains étoit encore plus ferme, à défendre leur culte impie, avec une dureté invincible : & ils avoient alors une grande disposition à se soulever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-tems, contre la volonté de Motezuma ? Si l'on considere le but de cette expedition, on ne le trouvera ni solide, ni raisonnable : Faut-il commencer par le débris des Idoles, à détromper les Idolâtres ; & traiter une ceremonie extérieure, & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion ? On ne se contente pas de placer des saintes Images en un lieu impur & abominable ; on les commet encore à la discretion des Sacrificateurs Idolâtres, exposées à leurs irreverences & à leurs sacrileges : & on va celebrer le divin Sacrifice de la Messe, au milieu des infames simulacres du Demon. Voila les attentats que Herrera qualifie une Faction memorable : c'est au Lecteur à décider sur cette qualité. Pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme, ne nous fournissent aucunes raisons qui puissent sauver ces inconveniens : & sans rien prononcer sur la verité de cet événement, on voudroit seulement qu'un procedé aussi irregulier que celuy qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Histoire, à des veritez qui paroissent incroyables.

## CHAPITRE II.

*On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols, par le Roi de Tezeuco. Motezuma l'apaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celuy qui étoit l'auteur de la trahison.*

L'Entreprise des Espagnols roula dès ses commencemens, sur des incidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquietude se succedoient tour à tour : l'esperance l'emportoit quelque-fois sur les obstacles

qui se presentoient ; & d'autre fois la confiance faisoit renaître les perils : parce que tous les desseins des hommes, & leurs succez sont naturellement sujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaison si étroite, qu'ils se suivent de bien près ; & nous devons croire que cette instabilité étoit nécessaire, pour corriger le desordre de nos passions.

L'aveuglement des Païens attachoit cette vicissitude à la revolution d'une rouë imaginaire, formée de l'enchaînement des succez heureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit réglé par un certain fantôme indiscret & volage, qu'ils appelloient Fortune ; abandonnant ainsi à la disposition du hazard, leurs desirs & leurs craintes : quoyqu'en effet ce soit en vertu des sages decrets de la divine Providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & constant en cette vie ; afin qu'on possède l'un, & qu'on souffre l'autre, avec modération ; & que nôtre entendement s'éleve jusqu'au séjour des Bienheureux, pour y trouver quelque chose de réel & d'assuré.

Les Espagnols avoient assez de preuves de la bonne volonté de Motezuma, & de l'estime de ses Sujets : cependant, au même tems qu'ils jouissoient d'un repos si favorable, il s'éleva une tempête qui pensa déconcerter toutes les mesures de leur General. Elle fut excitée par Cacumazin, neveu de Motezuma, Roi de Tezeuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince, en la fleur de son âge, avoit beaucoup d'ambition, & peu de jugement : & sur le conseil de ses seules passions, il forma le dessein de s'acquérir une gloire immortelle entre ceux de sa Nation, en attaquant les Espagnols, sous prétexte de rendre la liberté à son Souverain. Sa dignité, & la noblesse de son rang, luy paroissoient des titres assez avantageux, pour luy faire esperer la Couronne de l'Empire à la premiere election ; & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort près. Sa premiere démarche fut de saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Motezuma, en insinuant que c'étoit par pure bassesse, & faute de courage, que ce Prince demouroit dans une sujétion indigne de son caractère. De là, il passa à des accusations contre les Espagnols :

il representoit, l'oppression que l'Empereur souffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insupportable ; & il n'oubloit aucunes des raisons qui pouvoient les rendre odieux & méprisables. Il répandit depuis, cette semence de revolte entre ces petits Souverains qui regnoient sur le grand lac de Mexique : & la disposition favorable qu'il trouva en leurs esprits, le confirma dans la resolution d'exécuter son dessein. Cacumazin assembla donc secretement ses amis & ses parens en son Palais, où se trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo, avec d'autres Seigneurs & Caciques du voisinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de réputation ; & qui outre le grand nombre des gens de guerre dont ils étoient suivis, se piquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un discours soutenu de plusieurs raisons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zele desintéressé, à son ambition. Il exagéra, l'état misérable où l'Empereur se trouvoit, paroissant avoir perdu jusques au souvenir de sa propre liberté ; & l'obligation qu'ils avoient tous, comme de fideles Sujets, de conspirer à le tirer de cette indigne servitude. Il prouva la sincérité de son zele, par les liens du sang, qui l'obligeoient à prendre part aux disgraces de son oncle. Après cela, Cacumazin se détachant contre les Espagnols : *Qu'attendons-nous*, dit-il, *mes parens & mes chers amis ? & quand ouvrirons-nous les yeux sur la honte de nôtre Nation, & sur la bassesse de nôtre patience ? Nous qui sommes nez pour les armes, & qui établissons toute nôtre félicité en la terreur que nous portons dans l'ame de nos ennemis, nous baissions la tête sous le joug honteux d'une Nation étrangere. Leur insolence est un reproche à nôtre lâcheté, & ne croit que sur le mépris qu'ils font de nôtre tolerance. Considerons le progresz qu'ils ont fait en si peu de tems, & nous reconnoîtrons bien-tôt nôtre mauvaise conduite, & ce que nôtre devoir nous demande. Nous les avons vû se jeter dans la Ville capitale, fiers de quatre victoires, où le peu de resistance leur a laissé prendre le titre de Vaillans. Ils y ont fait une entrée triomphante, en dépit de l'Empereur, contre la volonté de sa Noblesse & de ses Ministres ; & ils ont introduit avec eux, des esclaves revoltez contre nous, qui paroissent devant nos yeux les armes à la main, à l'abri de leur protection, foulant*

aux pieds la gloire des Mexiquains, afin d'élever un trophée à la vanité des Tlascalteques. Ils ont ôté la vie à un General de l'Empire, par un supplice public & scandaleux, en usurpant sur les terres d'autrui, le droit des Magistrats, & l'autorité de faire des Loix. Enfin, pour comble d'insolence, ils ont arrêté, dans son logis même, le grand Motezuma. Ils l'ont enlevé par force de son Palais: & non contents de luy donner des gardes, à notre vûe, ils se sont déchaînez jusques à cette indignité, d'outrager sa personne & sa majesté, en le chargeant des mêmes fers qu'ils font porter à d'infames voleurs. Cela s'est fait, nous le savons: mais qui pourra le croire? & le témoignage des yeux même n'est-il pas recusable en cette occasion? quoyqu'enfin ce soit une verité pleine d'infamie pour nous, qu'on doit enveloper dans le silence, ou plutôt dans un éternel oubli. Qu'est-ce donc, braves Mexicains, qui peut maintenant vous retenir? Votre Empereur est en prison, & vous n'avez pas encore les armes à la main? Cette image de liberté dont vous l'avez vu jouir ces jours passez, n'est qu'un passage trompeur, par où ils l'ont conduit à un esclavage encore plus honteux; puisqu'ils regnent en Tyrans sur son esprit, & qu'ils se sont emparez de sa volonté; ce qui est une espece de prison, la plus indigne d'un Souverain. C'est par là qu'ils nous gouvernent, & qu'ils nous commandent absolument; puisque celui qui est en droit de nous commander, leur obéit. Vous voyez qu'il abandonne le soin de son Etat: qu'il n'est plus appliqué à la conservation des Loix; & que son cœur, autrefois tout Roial, n'a plus que la bassesse d'un esclave. Nous autres, sur qui l'Empire fonde son appui, nous devons prêter nos épaules en un besoin, afin d'empêcher sa chute. Notre devoir est de joindre nos forces, d'exterminer ces nouveaux venus, & de mettre notre Empereur en liberté. Si nous luy déplaisons, en desserrant un peu les liens de notre obéissance pour son avantage, il connaîtra la bonté du remede, quand il se verra délivré du mal. S'il ne le connoit pas, Mexique ne manque pas d'hommes dont la tête puisse remplir dignement la Couronne; & il n'est pas le premier de nos Rois, qui pour ne sçavoir pas regner, ou pour regner avec negligence, a laissé tomber le Sceptre de ses mains. Cacumazin leur fit ce discours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroyables menaces contre les Espagnols, & s'offrirent de servir en personne à cette faction, à la reserve du Prince de Matalcingo, qui étant parent de l'Empereur, au

même degré que le Roi de Tezeuco, avoit aussi ses pretentions à la Couronne. Il penetra le motif d'interêt qui faisoit agir son corival, & resolut de faire échouer son dessein, en remontrant qu'il étoit nécessaire & conforme à leur devoir, d'en informer Motezuma; puisqu'il n'étoit pas raisonnable de se jeter, les armes à la main, dans une maison où il residoit, avant que d'avoir mis sa personne en sûreté: tant à cause du peril auquel ils exposoient sa vie, que pour éviter la fâcheuse nécessité d'aller assommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejeterent bien loin cette proposition, comme étant impraticable: & Cacumazin ne put s'empêcher de brusquer Matalcingo, qui souffrit cette injure, afin de l'entretenir toujours dans ses esperances. L'assemblée se separa de cette maniere, après avoir marqué le jour & la forme de l'exécution, & recommandé le secret.

Motezuma & Cortez apprirent cette conjuration, presqu'en même-tems: le premier en fut informé par un avis secret, attribué au Seigneur de Matalcingo; & Cortez par le moien de ses espions & de ses confidens. Ils se chercherent aussi-tôt, afin de se communiquer un secret de cette importance: & l'Empereur fut assez heureux pour s'expliquer le premier, d'une maniere qui prouva sa sincerité. Il rendit un compte exact à Cortez, de tout ce qui s'étoit passé. Il témoigna une extrême colere contre son neveu, & contre les autres Conjurez; & il proposa de les châtier avec toute la rigueur qu'ils meritoient: mais le General après luy avoir fait comprendre qu'il étoit bien instruit de tout, par de certaines circonstances essentielles, répondit à Motezuma: Qu'il avoit bien du déplaisir d'être la cause de ce soulèvement de ses Sujets; & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remede qu'il étoit nécessaire d'y apporter. Qu'ainsi il venoit luy demander la permission de marcher droit à Tezeuco, avec les Espagnols; afin de prendre le mal à sa source, & de luy amener Cacumazin, pieds & poings liez, avant qu'il se fut joint aux autres Conjurez, & qu'il les poussât dans la nécessité d'employer des remedes plus violens. Motezuma n'approuva point ce projet: au contraire, il le rejetta absolument, connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevoient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité, sur des personnes aussi considerables.

dans son Etat. Il pria le General de dissimuler son ressentiment, pour l'amour de luy. Enfin, il luy dit pour dernière résolution : *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette démarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Mexicains à vouloir se separer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible. Qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil, afin de ranger ces rebelles à la raison ; & que, s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de mediateur en cette affaire.*

Après quelques reflexions, l'Empereur crut qu'il falloit essayer premièrement les voies de la douceur ; & que la dépendance de respect que son neveu avoit pour luy, pourroit appaiser son inquietude, & le réduire à la raison, lorsqu'il luy représenteroit son devoir, & l'engagement qu'il avoit de se conserver l'amitié des Espagnols. A cet effet il luy envoya un Officier de confiance, pour luy signifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur, & luy dire, de celle du General : *Qu'il souhaitoit son amitié, & de le voir, afin de luy en donner des témoignages effectifs.* Mais Cacumazin, qui avoit déjà rejeté les conseils de l'obeissance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma, avec toute l'insolence d'un homme abîmé ; & à Cortez, avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le General à demander une autre fois à l'Empereur, la permission d'attaquer Tezeuco. Mais Motezuma rejetta encore cette proposition, & dit à Cortez, que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains ; & qu'il le laissât se conduire suivant son expérience, & la connoissance qu'il avoit de l'humeur de son neveu, & des motifs de son extravagance.

Dès ce moment, il ne parla de cette action avec ses Ministres, qu'avec une extrême réserve ; paroissant mépriser le crime, à dessein d'endormir le criminel. Il disoit : *Que cette audace de son neveu n'étoit qu'un emportement de jeunesse ; un mouvement d'un étourdi sans aucune expérience.* Cependant il dressoit une conjuration secrète contre le Conspirateur, par le moyen de ses propres Domestiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellèrent le souvenir, à la vûe des presens & des promesses qu'on

leur fit. Motezuma obtint donc par cette voie, qu'ils se faussent durant la nuit, de la personne de son neveu, dans son propre logis ; & qu'ils l'embarquassent sur un canot qui étoit prêt. Il fut ainsi amené à Mexique, sans qu'il pût se défendre : & l'Empereur laissa paroître alors toute sa colere, qu'il avoit tenue cachée. Ainsi, sans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ses excuses, il le fit mettre, suivant l'avis de Cortez, dans la prison destinée à la garde des Nobles, en le traitant comme coupable d'un crime irremissible, & digne du dernier supplice.

Un frere de Cacumazin se trouvoit alors à Mexique : il étoit heureusement échappé, peu de jours auparavant, des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire assassiner en trahison, sur quelques differens assez legers. Motezuma l'avoit reçu dans son Palais, & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert contre les ressentimens de son frere. Ce Prince étoit vaillant & sage, fort estimé à la Cour de Mexique, & extrêmement considéré des Vassaux de son frere. Les circonstances de sa disgrâce redoubloient encore l'estime & l'affection. Cortez jeta les yeux sur luy : & comme il vouloit s'en faire un ami, & l'attirer à son parti, il proposa à l'Empereur de luy donner l'investiture de la Seigneurie de Tezeuco, puisque son frere s'étoit rendu incapable de regner, après avoir conspiré contre son Souverain. Il représenta, *Qu'il n'y avoit point de seureté à punir du dernier supplice, un criminel d'une si haute consideration, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement : Qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit, & seroit néanmoins assez rigoureux, pour imprimer de la terreur à tous ses partisans. Que le jeune homme qu'il luy proposoit avoit de meilleures inclinations. Qu'il luy devoit déjà la vie, & qu'il luy seroit encore redevable d'une Couronne ; & d'autant plus engagé à reconnoître ce bien-fait, qu'il avoit à le soutenir contre son frere. Qu'enfin, par cette disposition, l'Empereur donnoit par avance le Roïaume à celui qui en devoit hériter, & conservoit à son sang la dignité de premier Electeur, qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.*

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi tôt à son Conseil, où on donna des grands éloges à la justice & à la clemence de l'Empereur : sur quoy

les Ministres dresserent un Decret, en vertu duquel Cacumazin fut dépossédé de toutes ses dignitez, suivant l'usage qui se pratiquoit en ce Pais-là, & son frere nommé pour luy succéder au Roïaume & à l'Electorat. Après quoy Motezuma fit venir le nouveau Roi: & durant l'acte de l'investiture, qui se faisoit avec pompe & quelques ceremonies, il luy fit un discours, où il paroïssoit de la Majesté; reduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidelité: à quoy il ajoûta en presence de toute l'assemblée, *Qu'il avoit pris cette resolution par le conseil de Cortez*; afin de faire comprendre à ce Prince, qu'il étoit redevable de sa Couronne au General. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation: la conjoncture des affaires ne souffroit pas qu'on enterrât un bien-fait de cette nature; mais il est bon de remarquer les soins que Motezuma se donnoit, pour inspirer à ses Peuples des sentimens favorables aux Espagnols & à leur General.

Le nouveau Roi alla bien-tôt prendre possession du Trône à Tezeuco, où il fut reçu & couronné avec de grandes acclamations, & une extrême joie. Chacun s'empressoit à celebrer son exaltation: les uns par amour pour sa personne, & par la compassion qu'ils avoient sentie de ses disgraces: les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin; & tous ensemble, afin de témoigner que son crime leur faisoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtement, qui punissoit les coupables sans répandre du sang: & on l'attribua à l'élevation du genie des Espagnols, parce qu'on n'attendoit pas une semblable moderation de celui de l'Empereur. Ce nouveau procedé fut d'une si grande consequence pour ébranler les autres Conjurez, qu'ils rompirent aussi-tôt les troupes qu'ils avoient assemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Empereur. Pour cet effet, ils eurent recours à Cortez, & enfin ils obtinrent leur pardon, par son intercession. Ainsi cette tempête qui s'étoit formée contre luy, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du peril avec un nouvel éclat; en partie par son adresse, & en partie parce que les accidens mêmes luy furent favorables: puisque Motezuma crut luy être redevable du repos de son Etat: que le premier Prince de l'Empire fut élevé par sa faveur à cette haute dignité; & qu'il trouva

moïen

moïen de s'acquiescer ceux-mêmes qui avoient songé à le détruire, & de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligez.

## CHAPITRE III.

*Motezuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roi d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat; en arrêtant qu'on luy rende le devoir d'obeissance, & qu'on luy paie un tribut, comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.*

Lorsque le calme eut succédé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élancemens de fraïeur que la memoire du peril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en luy-même, sur l'état auquel il se trouvoit. Il luy parut que les Espagnols faisoient un long séjour à sa Cour; & qu'ils regardoient comme un droit acquis sur sa liberté, la bonté qu'il leur témoignoit: sur quoy il prit la resolution de se familiariser moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voïoit bien que le pretexte dont Cacumazin s'étoit servi pour se soulever, tournoit à sa confusion; puisqu'on attribuoit sa bonté à une bassesse d'esprit: & il y avoit des momens où il s'accusoit d'avoir donné occasion à ces murmures. Ce Prince sentoit la diminution de son autorité dont la jalousie tient toujours un poste fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les passions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ses Sujets ne retombassent en de nouvelles inquietudes, & qu'on ne rallumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez, qu'il hâtât le terme de son retour: mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à luy faire cette proposition avec bien seance; parce qu'on n'ose faire un libre aveu de ces soupçons qui paroissent une espece de crainte.

X x